

Chronique littéraire

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **42 (1913)**

Heft 9

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Le mercredi 12 mars dernier, M. Emile Faguet, de l'Académie française, a terminé les remarquables conférences qu'il a données sur La Fontaine dans la grande salle de la *Société des conférences*. L'assistance a été constamment très nombreuse. Le conférencier a successivement raconté la vie du célèbre fabuliste, indiqué les idées générales, caractérisé la morale, dépeint le génie littéraire, énuméré les œuvres, et indiqué la place qu'il occupe dans la littérature française et la littérature universelle. D'après M. Emile Faguet, ce qui distingue La Fontaine, c'est « le goût exquis » ; « il est le classique le plus original que toute la littérature classique ait pu enregistrer dans ses illustres annales ».

A l'occasion de ces conférences, qui ont été suivies avec beaucoup d'empressement par le public lettré de Paris, on est porté à se demander comment elles ont été données, quel est le procédé suivi par le conférencier dans son enseignement ? Pour l'apprendre, transportons-nous à la Sorbonne, au vieil établissement universitaire, dont l'église monumentale contient le tombeau du célèbre cardinal Richelieu. L'édifice a été restauré récemment et on y a établi de splendides auditoires, où se donnent les cours de la Faculté de philosophie. Le grand amphithéâtre, qui est splendidement décoré, peut contenir 3,000 auditeurs. L'amphithéâtre Richelieu est moins grand, mais il n'est pas moins beau. C'est là que se donnent la plus grande partie des cours publics, auxquels assistent, parmi les étudiants et les étudiantes, beaucoup de personnes appartenant aux classes élevées de la société parisienne.

L'auditoire est une construction de forme ovale, divisée par rangées de bancs et munie de galeries pareilles à des loges de théâtre. Vingt minutes avant le commencement du cours, les places disponibles sont déjà toutes occupées. Il faut se résoudre à rester debout. La lumière est fournie par un grand vitrail elliptique, qui laisse tomber des flots de rayons sur l'assistance attentive. Si le jour est sombre, de nombreuses lampes électriques donnent un supplément de lumière, qui éclaire la magnifique représentation murale d'une allégorie aux teintes vaporeuses, à l'inscription symbolique *pacem summa tenent*, et qui fait contraste avec la couleur claire des boiseries.

A une heure et demie précise, parce qu'il n'y a point de quart d'heure académique, apparaît M. le professeur Emile Faguet, de l'Académie française, salué tout haut par l'assistance et suivi d'un domestique en livrée, qui se retire aussitôt. Aucune intervention n'est nécessaire pour établir le silence. Tout se tait, dès que le maître se dispose à parler. Sa qualité d'académicien et son talent d'excellent orateur suffisent pour imposer et faire régner le calme parmi les nombreux auditeurs, d'ailleurs moins turbulents et plus sérieux que ceux de la Faculté de droit.

Tous les yeux sont braqués sur le professeur. C'est un homme de petite taille, plein de vie et de mouvement, incapable de rester une seconde dans la même situation. Les livres qu'il apporte et qu'il dépose sur la chaire ont à souffrir de cette agitation continue. La petite cuillère est plus encore mise à contribution. Vingt fois pendant l'heure, elle est agitée pour faire fondre le morceau de sucre, précipité au fond du verre d'eau, et vingt fois, le professeur omet de boire. On dirait que ce mouvement giratoire de la main l'aide à mettre de la vie dans son esprit, à donner une solution aux problèmes, qu'il soulève dans un tourbillon d'idées.

Son cours est plein d'aperçus ingénieux, de considérations et de rapprochements spirituels, d'allusions fines et de remarques judicieuses. Il ne possède pas une parole retentissante, mais il sait en tirer un merveilleux profit. L'organe est plutôt faible, mais agréable et clair. Le ton est remarquablement varié. Tantôt il cause et parle avec simplicité, tantôt il disserte et démontre, racontant avec humour une anecdote, enfonçant une flèche dans le flanc de l'adversaire et précipitant son débit comme pour mettre l'ennemi dans l'impossibilité de le suivre dans une course vertigineuse, au point qu'on a de la peine à saisir les mots et les paroles.

M. Emile Faguet ne vise pas à présenter à ses auditeurs des développements harmonieux, élégamment arrondis. Il n'attache pas une importance excessive aux questions de pure forme. La perfection du style n'est pas le but suprême qu'il poursuit. Il préfère faire surgir des idées, qu'il fait briller comme des éclairs sous forme d'aphorismes et de maximes brèves, laissant à ses auditeurs le soin d'achever l'exposition de la pensée, qu'il n'a fait que d'ébaucher. M. Emile Faguet parle comme il pense, souvent par sentences courtes, mais remplies d'esprit et de mouvement. Tout vit en lui, son regard, son attitude et sa langue. Il est le type du Gaulois spirituel, vif et animé.

Pendant que M. Emile Faguet achevait de traiter et de maltraiter La Fontaine, un autre académicien, M. Richepin, achevait d'exalter Shakespeare devant le public élégant de ce qu'on est convenu d'appeler « l'Université des *Annales* ». Le poète des gueux, qui jadis a chanté les ivrognes et les voleurs avec l'ardeur d'un bas romantique, s'est assagi singulièrement depuis qu'il occupe un fauteuil au palais Mazarin. Il est devenu un honnête conférencier, dont le remarquable talent est tout aussi admiré que celui de M. Emile Faguet. Seulement, le genre et la manière sont bien différents. Voici comment un critique vient de présenter M. Richepin orateur :

« Je ne savais pas qu'on fût nourri par-dessus le marché », disait très drôlement Labiche, lorsque, au lendemain de son élection à l'Académie française, il vit pleuvoir chez lui les invitations à dîner. « Je ne me savais pas si orateur », pourrait dire à son tour M. Richepin, en se voyant visé par tous les tréteaux mondains, au lendemain de sa propre élection. Et, s'il disait cela, il serait sans doute sincère, et même il serait modeste. Car il est né avec un beau verbe. Si Jaurès est né orateur, Richepin, lui, est né beau parleur. Les témoins de sa carrière accidentée et pittoresque savent cela depuis les temps lointains où les échos de ses déclamations sonores effarouchaient, rue d'Ulm, les murailles de M. Désiré Nisard.

Si ce don s'est révélé si tardivement au « grand public », c'est que le grand public attend toujours l'estampille officielle pour vous découvrir, au lendemain d'un jour solennel, des talents que vous avez eus toute votre vie. C'est ainsi que, à la réception de M. Richepin, les dames qui font la mode découvrirent en ce « lecteur » un magnifique diseur et toutes les qualités du conférencier en vedette. Et dès lors on se l'arracha. Il parla sur la Grèce et le théâtre antiques à sa manière, à la fois enthousiaste, superbe et un peu foraine; il parle maintenant de Shakespeare, avec le même sûr instinct de ce qui plaît, de ce qui porte, de ce qui amuse et aussi de ce qui est humain, poétique, dramatique.

Il est là dans son élément, dans ses divers éléments. Auteur lui-même d'un théâtre un peu creux et ronflant, mais plein de mouvement et soutenu d'un beau style romantique panaché de normalien, acteur par-dessus tout, et acteur qui joua dans ses propres pièces (ne joua-t-il pas son *Nana-Sahib* aux côtés de Sarah Bernhardt ?), il a tout ce qu'il faut pour animer une exposition, colorer un récit, mimer une lecture, bref, « jouer » une conférence au point de un auditoire difficile. A plus forte raison est-il sûr « d'em-

poigner » séduire même ce public féminin, à demi intellectuel, qui à Paris est le plus superficiel et le moins dangereux des publics.

Auprès de lui, tout le sert : et la voix, qui est chaude et timbrée, et le geste, vif et juste, et la diction, que l'habitude des vers a rendue nombreuse et belle, et le teint basané (ce teint d'où il avait tiré ses effets de « touranien »), et cette barbe mousseuse à peine grisonnante, et ce qui reste d'une belle chevelure bouclée et emmêlée, la plus célèbre jadis après la crinière gorgonéenne de Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra. Tout ce qu'il dit, c'est du théâtre. Et lui-même est théâtre des talons aux cheveux, d'ailleurs absolument sympathique. On sent en lui un bel irrégulier, la main toujours tendue, franc comme l'or (auquel il fut toujours étranger), aimant sincèrement ces belles humanités pour lesquelles il plaide, d'ailleurs épris farouchement de liberté et de « nomadisme », — il a prêché l'autre jour le nomadisme à la Parisienne du noble faubourg, et la Parisienne du noble faubourg a trouvé le nomadisme délicieux — et plein d'attrait pour une virile et artistique animalité.

Tout cela, chez un « normalien » qui rompit cette première entrave comme un étalon pur sang, qui connut, après la roulotte des chemineaux, les parades des forains, qui écrivit la *Chanson des Gueux*, et, plus froidement, composa ses grossiers *Blasphèmes* (ceux-là, faute de goût impardonnable), tout cela ne promettait guère un académicien. Il l'est cependant, comme tout le monde. Tant pis pour lui. Quand je le vois en habit vert et rosette rouge, je regrette pour lui le temps où ses vrais titres étaient

Un torse d'écuyer et le mépris des lois

Le torse y est toujours, et c'est merveille, en vérité. Mais l'habit ! Allons, passe pour ce déguisement. C'est un signe des temps. D'ailleurs, de quoi se plaindre ? Une justice distributive est au fond de ces changements. La société avait maltraité, vraiment à l'excès, le chantre des *Gueux* : si elle répare jusqu'au comble Richepin poète et artiste, tant mieux, tant mieux ! Une fois de plus, Richepin aura prouvé la vérité de cette boutade, que « l'Université mène à tout, à condition d'en sortir ». Et c'est ainsi qu'à Richepin normalien, iranien ou touranien, bohémien, comédien, bon écrivain, et même excellent rhétoricien, il n'aura vraiment manqué rien, pas même d'être académicien ¹.

J. F.

¹ Extrait du *Journal de Genève*.

